

Le premier mouvement des prisonniers marqua de l'étonnement. Un prêtre se présentait à eux, donc, ils allaient mourir sans trop tarder. Monsieur le Curé saisit tout le sens de cet étonnement. Il s'avança vers les prisonniers, demanda quelques moments de silence, et fit tout de suite les déclarations suivantes:

"Mes amis, je ne viens pas ici faire violence à vos consciences, et à vos mentalités. Je suis prêtre, c'est certain; si quelques-uns d'entre vous veulent utiliser mon ministère, je suis à votre disposition, mais je tiens par dessus tout à vous dire que je viens partager vos dernières heures, vous aider à faire le grand sacrifice qu'en exige de vous, vous encourager à mourir comme des Français doivent mourir. Montrez à ceux qui vont vous exécuter tout le courage dont vous êtes capables. J'ajoute enfin que je suis aussi près de vous le représentant des Castelbriantais. Je vous apporte le témoignage de leur profonde sympathie, de leur affectueux souvenir. Quant à moi, je veux vous dire que je suis votre ami, plus que cela, votre frère dans l'amour de la Patrie. Je suis à votre entière disposition pour recevoir vos lettres, vos commissions, vos dernières recommandations."

A peine ces mots étaient-ils prononcés que des "merci" jaillirent des lèvres. Chacun s'empressa de finir sa lettre pour la remettre. Tour à tour, les condamnés s'approchèrent, se disant leur situation sociale, leur situation de famille. Je revois encore Monsieur Texalcaud donnant le bras au jeune Hocquet. J'ai devant les yeux le beau visage de ce jeune homme de 17 ans. J'entends la déclaration de ce grand garçon se disant: "Je laisserai mon souvenir à l'histoire car je suis le plus jeune des condamnés". Je vois devant moi le brave père Barthélémy me parlant de son fils, cheminot à Caen. J'entends Monsieur Auffray me parlant de sa femme malade, de ses 4 enfants. Monsieur Michel se présenta à moi comme député destitué. Un ancien médecin-major portant sa tenue militaire me confia ses commissions pour sa femme et me dit le grand deuil qu'il venait de subir dans la mort de son petit garçon survenu un mois plus tôt. C'est ainsi que j'ai passé trois quarts d'heure avec les condamnés.

A leur tour, ces hommes voulurent se faire une déclaration générale que j'écoutai avec soin.

"Monsieur le curé, me dirent-ils, nous n'avons pas vos convictions religieuses, mais nous nous rejoignons dans l'amour de la Patrie. Nous allons mourir pour la France; c'est à elle que nous faisons le sacrifice de notre vie. Nous voulons mourir pour que le peuple français soit plus heureux. Notre sacrifice ne sera pas inutile, nous le savons; un jour, il produira ses fruits. Au commencement de l'Eglise, vous avez eu vos martyrs, nous ferons du bien comme les martyrs chrétiens".

Comme conclusion à ces mots, une vibrante Marseillaise jaillit. Monsieur AUFFRAY prit, alors la parole et dit à ses compagnons: "Il faut que nous prenions nos dispositions pour mourir; nous refuserons tous de nous faire bander les yeux, nous crierons "Vive la France"! "Mort à Hitler", ajouta un autre.

Je les félicitai de leur beau courage. Dans leur désir de connaître quelque chose de leur avenir immédiat, quelques hommes se
...

demandèrent si je savais la cause de leur condamnation, si je connaissais le temps et le lieu de leur exécution. Je répondis: "Je n'ai aucune précision au sujet de ces choses. Mon intention était de laisser ces malheureux concitoyens dans un calme relatif pour la conservation de leur belle énergie."

Départ pour l'exécution -

Tout à coup, un bruit de voitures automobiles se fit entendre. La porte que j'avais fait fermer dès le début pour être plus nous-mêmes, s'ouvrit brusquement. Des gendarmes français se présentaient porteurs de menottes. Un officier allemand survint. C'était en réalité un sous-officier militaire. Il me dit: "Monsieur le Curé, votre mission est terminée, il faut vous retirer tout de suite."

Alors, me retournant vers les condamnés, je leur dis: "Mes amis je suis le représentant de toutes vos familles, permettez-moi de vous dire adieu en leur nom. Si vous le voulez bien, je vais vous serrer la main à tous. Alors tous vivèrent à moi. Une cordiale poignée de mains fut échangée de part et d'autre, pendant que je sentais dans mon cœur une profonde pitié et un grand amour fraternel. Dans cette ultime circonstance, j'ai vraiment aimé ces hommes pour ceux qui devaient les aimer sur cette terre. Je n'assistai pas à la pose des menottes. Je me rendis près du Chef de camp français. Une vibrante Marseillaise s'entonnait de toutes parts. Les condamnés en quelques minutes furent placés dans les voitures. Ils chantaient eux-aussi la Marseillaise. Ils ajoutèrent le chant du Départ et un couplet de l'Internationale."

Quand le convoi se mit en mouvement, je pris la tête des voitures, voulant autant que possible continuer mon assistance aux chers condamnés. Mais bientôt les voitures me dépassèrent, pendant que les chants continuaient.

La carrière où eut lieu l'exécution fut absolument interdite à tout français. Je sais seulement que les condamnés furent exécutés en trois groupes de 9 hommes; que tous les fusillés refusèrent d'avoir les yeux bandés, que le jeune Rocquet tomba privé de ses sens, et que le dernier cri jailli des lèvres de ces héros fut un ardent "Vive la France!"

A toutes les familles qui sont venues me voir, j'ai dit tout ce que je savais de leurs chers disparus. J'ai témoigné une fraternelle et profonde sympathie et je continue de réaliser ce qu'un fusillé m'a dit: "Monsieur le Curé, quand vous nous aurez quittés tout à l'heure, vous prierez pour nous". C'est là que je rejoins surtout ceux qui ne sont plus ici-bas.

Puisse, grâce à leur héroïque sacrifice la France devenir belle et forte, rester unie pour son bonheur et celui du monde.

(4) Tous les hommes du camp étaient renfermés dans les baraquements.

A. MOYON
Curé de Béré en
Chateaubriant.